

Henri Awaiss et Muguraș Constantinescu (Sous la coordination de).
Atelier de traduction, Dossier: Avez-vous dit culturel?, Suceava,
Editura Universității « Ștefan cel Mare » din Suceava, n° 27/2017, 185
pages, ISSN 1584-1804, ISSN-L 2344-5610.

Les archives de la revue *Atelier de traduction* sont disponibles intégralement en ligne, aspect pas du tout négligeable, car cela exige des efforts supplémentaires de la part des éditeurs, mais assure en même temps une meilleure visibilité de la publication en milieu académique. On constate, en y fouillant, que le culturel est un thème récurrent. Par le passé, les chercheurs roumains et étrangers étaient invités à réfléchir sur des sujets tels : « Le traducteur un ambassadeur culturel (facteur de médiation entre cultures) » – les numéros 13 et 14 de 2010 ; « La traduction caduque, retraduction et contexte culturel (en diachronie) » – les numéros 15 et 16 de 2011 et « La dimension culturelle du texte littéraire en traduction » – les numéros 21 et 22 de 2014. On remarque ainsi qu'on a choisi de relier à chaque fois le culturel à un autre aspect de la traduction (le rôle du traducteur, le caractère éphémère des traductions et la nécessité de retraduire, la traduction littéraire), en favorisant des analyses en synchronie comme en diachronie.

Pour le numéro 27/2017, les coordonnateurs Henri Awaiss et Muguraș Costantinescu se proposent de revisiter « le culturel » et ils optent pour une formule spéciale, celle du questionnement : les deux universitaires décident d'interroger leurs confrères pour apprendre leurs points de vue. Pour ce faire ils adressent la question « Avez-vous dit culturel ? », qui est aussi le titre du dossier thématique, à un nombre de chercheurs dont les réponses varient selon leurs propres expérience, formation et réflexion sur la traduction. À tour de rôle, on donne la parole à Christian Balliu, Nicolas Froelinger, Jarjoua Hardane, Hannelore Lee-Janke, Marianne Lederer, Gina Abou Fadel Saad et Stephanie Schwerter.

Christian Balliu est le premier à répondre à cette question. À la lumière de ses recherches portant sur les interprètes français du Levant à l'époque classique¹, il montre que la France, quoiqu'une grande puissance mondiale, a su tirer profit de la rencontre avec l'Orient en

¹ Christian Balliu. *Les Confidants du sérail. Les interprètes français du Levant à l'époque classique*. Beyrouth : Université Saint-Joseph, 2005.

glissant d'une monarchie égocentrique vers un cosmopolitisme d'ouverture (p. 25). Il apparaît ainsi qu'au fil du temps la traduction « a mis en contact les cultures, les a faits se respecter mais aussi s'intéresser les unes aux autres » (p. 25). Nicolas Froelinger, interrogé sur le « conflit » possible entre le culturel et le numérique, se montre optimiste et suggère à tous « ceux qui vivent de la traduction ou aspirent à en vivre à affûter leurs compétences pour faire la différence avec les amateurs et le grand public » (p.29). Pour lui, les outils dont on dispose grâce à l'essor de l'informatique doivent constituer des « alliés » et non pas des « ennemis ». S'appuyant sur sa propre expérience d'écrivain et de traducteur², Jarjoura Hardane considère que « [l]'acte de traduire ne peut être que biculturel. » (p. 32) et que le traducteur idéal est « à la fois un bilingue et un biculturel équilibré » (p. 32). Le « dialogue interculturel », sujet abordé entre autres aussi par le Forum CIUTI, peut mener, selon Hannelore Lee-Jahnke, « à une meilleure connaissance de l'AUTRE, pour autant que le mobile soit une ouverture avec Respect envers l'Autre et une vraie volonté de comprendre » (p. 36). Marianne Lederer, représentante marquante de la théorie interprétative de la traduction, montre que, le transfert des éléments culturels dans le texte – quelle qu'en soit la nature : littéraire, pragmatique ou technique – exige une diversification des stratégies, puisqu'ils ne peuvent pas être tous soumis « à un traitement identique en traduction » (p. 39). Gina Abou Fadel Saad croit qu'il y a deux types d'aspects culturels : certains sont explicites, repérables, facilement identifiés par les lecteurs, alors que d'autres exigent un déchiffrement en profondeur du texte et un véritable travail herméneutique de la part du lecteur. Pour cette raison, le traducteur, en tant que bon connaisseur des deux cultures, aurait comme tâche de faire en sorte qu'une culture « s'imbrique, le plus naturellement possible, dans l'autre sans l'affecter pour autant ou lui nuire mais en la respectant et en l'enrichissant » (p. 48). Le dernier entretien, réalisé avec Stephanie Schwerter, traite du transfert des éléments culturels présents dans les romans anglais traduits en France en soulignant le rôle du contexte qui peut être américain, australien ou britannique.

Comme promis au tout début par Henri Awaiss, dans son texte *Le vol 27*, cette série d'entretiens permet d'embarquer pour un voyage

² Jarjoura Hardane a signé avec Henri Awaiss, le livre *Eau de rose eau de vinaigre*, coll. Source-Cible. Université Saint-Joseph : Beyrouth, 2005.

traductologique, de la France au Liban en passant par la Belgique et la Suisse, et de faire le tour de cette question qui ne cesse de hanter les esprits des traductologues – le culturel. De même, l’acuité des réponses permet de percevoir la symphonie des cultures qui s’accordent, malgré leur diversité.

Le dossier thématique sur le culturel comprend, outre les entretiens, trois contributions théoriques. Lance Hewson [« Traduire “Étang” traduire *l’étang* : rencontre fructueuse avec la complexité culturelle »] montre que dans un texte les problèmes de nature culturelle sont divers et que les choix du traducteur peuvent aller d’une démarche explicative intense jusqu’à l’adaptation, c’est-à-dire l’effacement de toute trace de l’original. Pour illustrer son propos, il présente le projet de traduction en anglais de la nouvelle *L’Étang* de sa collègue Mathilde Fontanet qui dépeint en français l’univers culturel et géographique de la Grande Bretagne.

Dans son étude « De Ricœur à Borges : sur le concept d’“identité narrative” en traduction », Marc Charron analyse le récit de Borges, *El cautivo* et sa version française *Le Captif* en associant deux domaines, selon toute apparence différents, la philosophie (par le truchement des ouvrages de Paul Ricœur) et l’analyse textuelle (telle qu’elle est théorisée par Jean-Michel Adam). Le roman *Menaud, maître-draveur* de l’écrivain québécois Félix-Antoine Savard est analysé par Eglantina Gishti [« Réflexions sur les difficultés de la traduction des *realia* : le cas du roman *Menaud, maître-draveur* »] qui s’attarde sur des *realia* tels : « maître-draveur », « coureur de bois », « pays du Québec » et essaie de saisir les enjeux de leur restitution en albanais.

Le volet « Articles » comprend : « Traduire les contes : texte et image » de Ionela Arganisciuc et « *Collection* et *fonds* : un cas de variation en muséologie » de Anna Joan Casademont. La première étude passe en revue les versions roumaines du *Petit Chaperon rouge* et examine la concordance entre le texte traduit et les images qui l’accompagnent. L’auteur de la deuxième contribution prend comme repère la théorie communicative de la terminologie pour appliquer le concept de « variation nominative » au domaine de la muséologie.

Sous le titre « Portraits de traducteurs/traductrices », on range le texte de Oana-Cristina Dima, « Mihail Sadoveanu – Portrait d’un traducteur ». Le public roumain est familiarisé avec ses grandes œuvres littéraires, des incontournables de toute bibliographie scolaire, mais

son activité de traducteur est moins connue. Or, dans cet article on cherche à mettre en évidence la contribution de Mihail Sadoveanu à l'enrichissement de la littérature roumaine par la traduction de grands écrivains de la littérature universelle tels Tourgueniev et Guy de Maupassant.

Irina Mavrodin, figure prégnante de la culture roumaine, signe les deux textes regroupés dans le volet « Fragmentarium Irina Mavrodin » et traduits du roumain par Irina Devderea. Par une analyse comparative de deux versions en français de la poésie « Lacul » du grand poète roumain, Irina Mavrodin montre comment Miron Kiropol, réussit, même s'il ne trouve pas de rimes, à « induire la vie dans le texte » (p. 134), à la différence d'autres traducteurs, dont on retient Jean-Louis Couriol.

Dans « Relectures traductologiques », Muguraş Constantinescu revient sur le livre *Sur la traduction littéralement et dans tous les sens* d'Irina Mavrodin en prouvant, avec des arguments convaincants, que c'est un ouvrage d'actualité. Le traductologue roumain y aborde des thèmes tels : le couple traduction/création, l'autotraduction, les difficultés, nombreuses et diverses, que suppose tout travail de longue haleine comme celui qu'elle avait déployé en tant que traductrice en roumain de l'intégrale Proust, de Flaubert, Cioran et tant d'autres. Cette riche et intense activité de traduction a abouti à une « pratico-théorie » de la traduction, selon la formule même d'Irina Mavrodin.

La dernière rubrique de la revue regroupe des chroniques et des comptes rendus signés par Anda Rădulescu, Daniela Hăisan, Gina Puică, Zamfira Lauric (Cernăuţan) et Marinela Racolţa (Popovici). Les auteures y présentent le premier congrès mondial de traductologie qui a eu lieu à Paris du 10 au 14 avril 2017 ainsi que des livres et numéros thématiques de revue.

Quoique le culturel semble être un sujet rebattu en traductologie, Henri Awaiss et Muguraş Constantinescu prouvent, en le choisissant comme thématique pour le numéro 27/2017 de la revue *Atelier de traduction*, que c'est pourtant un sujet d'actualité qui donne du fil à retordre tant aux traducteurs qu'aux traductologues.

Neli Ileana Eiben